

Je me nomme Paul Niedermann, j'ai aujourd'hui 88 ans et je vais vous raconter mon histoire.

Mon épouse décéda fin 1989, après une « longue maladie », comme on a coutume de dire. Par la suite, je me suis beaucoup rapproché des survivants de ma famille maternelle qui avaient émigré aux Etats-Unis et qui avaient aussi élevé mon jeune frère, Arnold, dont j'avais été séparé pendant la guerre.

En août 1992, à Los Angeles, nous allions nous mettre à table, mon frère, ma belle-sœur Patricia ainsi qu'une de mes amies d'enfance, retrouvée trois ans auparavant dans des circonstances extraordinaires. Patricia demanda à son époux s'il m'avait donné « les lettres ». Intrigué, je demandais de quoi il s'agissait. Sans un mot, Patricia alla à son bureau et revint avec une grosse enveloppe qu'elle me tendit. En y plongeant une main, j'allais vivre un des chocs les plus violents de ma vie : j'avais entre les mains un paquet de feuillets couverts par l'écriture, que je connaissais bien, de ma mère ! Le visage de mon frère se ferma, comme toujours lorsqu'il était question de notre enfance. Il se leva de table et sortit en pleurant doucement.

Ayant identifié l'écriture de ma mère, je repoussais les feuillets au fond de l'enveloppe en interrogeant ma belle-sœur du regard. Elle m'expliqua que, lors de la dernière visite de mon frère à notre tante, tous deux cherchaient de vieilles photos dans la cave. Ma tante, presque centenaire à l'époque, trouva une boîte à chaussures contenant ces lettres soigneusement rangées. A l'âge de ma tante, qui avait déménagé trois fois à Baltimore, il était presque normal qu'elle eût oublié ces lettres. Elle pressa mon frère de les emporter, car, disait-elle, après sa disparition, personne ne saurait plus de quoi il retournait, car elles étaient naturellement toutes écrites en allemand et en partie en lettres gothiques. La disparition de ces lettres était quasiment programmée. Arnold emporta donc la grosse enveloppe en Californie, sans être capable de toucher à ces lettres. Mon émotion était tout aussi violente, et j'ai mis l'enveloppe dans ma valise sans pouvoir me pencher sur son contenu.

Une fois de retour en France, j'ai essayé bien souvent d'entreprendre cette difficile lecture, mais je confesse volontiers que je n'en ai pas eu la force, craignant surtout des troubles psychiques en découvrant les graves problèmes des adultes internés dans les camps de concentration. Nous, les enfants, nous étions essentiellement occupés à survivre. Maintenant que je vivais seul, je ne pouvais en aucun cas me permettre de laisser s'installer une quelconque dépression. J'ai repoussé cette échéance pénible pendant quinze ans, tut en sachant qu'un jour je devrais m'atteler à cette tâche.

Lors d'un été 2007, un ami allemand m'a rendu visite et nous avons entrepris la lecture des fameuses lettres ensemble. Je peux dire aujourd'hui que j'ai eu raison d'attendre si longtemps, car j'ai eu ainsi la possibilité de me préparer mentalement à ce que j'allais découvrir. Il s'est passé encore quelques

années pour que je mette mon témoignage noir sur blanc. Je n'aurais jamais pensé arriver à cela. Après les terribles années de la guerre que j'avais passé à me cacher, perdant la plupart des membres de ma famille les uns après les autres, je me suis retrouvé tout seul en France à 18 ans, au lendemain de la guerre, dans un pays dont je parlais à peu près la langue. Il fallait construire ma nouvelle vie, par tous les moyens. Je n'avais pas vraiment le temps de repenser au passé. Pendant la guerre tout avait été détruit, et ceux qui n'étaient pas vraiment fainéants pouvaient trouver du travail. Pas toujours très brillant, pas toujours très bien payé, mais celui qui était obligé de travailler le pouvait. Alors j'ai tout fait : chauffeur, vendeur ambulant, ouvrier en usine, j'ai même appris à tricoter des pulls-over sur des machines. C'est à cette époque que j'ai développé une passion pour la moto, et que de fil en aiguille, j'ai commencé à faire des photos pour la presse spécialisée. Moi qui n'avais jamais fait d'études, qui avais changé de pays et de mode de vie, je me suis retrouvé membre d'une rédaction avec une vraie carte de presse. C'était extraordinaire ! J'ai pu m'adonner complètement à ma passion et gagner ma vie en même temps. Après 10 ans dans la presse auto-moto, j'ai rencontré ma femme, et nous avons décidé de travailler à notre compte en ouvrant un magasin de photo, dans la petite ville de banlieue parisienne où j'habite toujours. J'ai gardé cette entreprise pendant trente cinq ans. Mon épouse est malheureusement décédée d'un cancer, mais jusqu'au bout nous avons pu vivre de notre travail.

J'ai vendu notre entreprise en 1993. Et entre temps il s'est produit un événement important qui a eu une véritable influence sur la suite de ma propre vie. En 1983 on a arrêté Klaus Barbie, qui vivait en Amérique du Sud sous le faux nom de Klaus Altmann, et qui était surtout connu des historiens sous le nom de « boucher de Lyon », tant il avait de sang sur les mains. Klaus Barbie avait été le chef de la Gestapo à Lyon pendant l'occupation et s'était illustré par de nombreux assassinats et autres atrocités, parmi lesquelles l'arrestation et la déportation de quarante-quatre enfants et de sept éducateurs de la colonie d'enfants d'Izieu, où j'avais moi-même été caché. A la fin de la guerre, Klaus Barbie avait été condamné à mort par contumace pour crimes de guerre à Lyon. Quand on l'a ramené en France, la peine de mort avait été supprimée et il était donc nécessaire de refaire le procès pour pouvoir le juger cette fois réellement. La préparation de ce procès a été extrêmement longue parce qu'il fallait exhumer de nombreux documents et témoignages. Quand j'ai appris l'arrestation de Barbie, je me trouvais en vacances dans ma maison de Provence. En remontant à Paris, je me suis arrêté pour la première fois à Izieu, où j'avais séjourné pendant la guerre et où j'avais échappé à la déportation parce qu'on m'avait fait partir avant l'arrestation des enfants pour ne pas attirer l'attention par ma taille. Dès mon retour à Paris, j'ai téléphoné à L'OSE¹ pour savoir qui était encore là des anciens, qui je pouvais joindre. Il n'y

¹ **OSE, Œuvre de secours aux enfants** : organisme juif d'aide, qui fût établi en 1912 à St. Petersburg Russie pour des Juifs nécessiteux, et qui déménagea en 1923 en Allemagne et puis, en 1933 fuyant les Nazi fut rétabli en France en 1934. Dès le début de la Seconde guerre mondiale, l'OSE organisa l'évacuation d'enfants juifs et, plus tard, leur sortie des camps d'internement et leur placement dans des « maisons d'enfants ». Lorsqu'en 1942 commencèrent les déportations vers les camps de la mort, et que la France entière fût occupée, l'OSE se chargea en collaboration avec la clandestinité et la résistance, de cacher les enfants et de les faire passer en Suisse.

avait plus personne de ceux que je connaissais. Mais on m'a dit que Dora, l'ancienne monitrice de Palavas-les-flots, était toujours en contact avec l'OSE et y travaillait encore. Elle écrivait beaucoup de choses pour les uns et les autres. On l'a avertie de mon appel et nous nous sommes revus immédiatement. Nous avons fait le point puisqu'on ne s'était pas revus depuis très longtemps. Elle m'a mis en contact avec Serge Klarsfeld, le chasseur de nazis bien connu. Nous nous sommes mis en contact et je l'ai souvent vu jusqu'au procès de Klaus Barbie, parce que j'ai pu l'aider dans la préparation de l'accusation, avec ma mémoire et mes documents. Un jour, Serge Klarsfeld m'a demandé s'il pouvait me citer comme témoin. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait représenter. Je n'avais jamais été dans un tribunal de ma vie, mais j'ai accepté. J'ai reçu peu après une convocation au Tribunal comme témoin, le 1^{er} juin 1987 à Lyon. J'avais suivi le procès dans la presse comme tout le monde. Et, le jour venu, je me suis rendu à Lyon. Le matin dans le train, les deux avocats de l'accusation m'ont encore expliqué que ce jour, mon histoire personnelle n'était pas le plus important. Je devais surtout parler des gens qui avaient séjourné à Izieu et avaient été assassinées par les nazis. Lorsqu'on m'a appelé à la barre j'ai fait comme on me l'avait demandé, j'ai dit : « Voilà je fais court. Je fais partie de ces juifs déportés du pays de Bade en 1940. ». Alors le procureur général, Pierre Truche, s'est levé dans sa robe rouge et l'a dit : « Mais Monsieur, non. Vous ne pouvez pas abréger. Je suis ici pour accuser quelqu'un de crimes contre l'humanité. Il faut impérativement que je comprenne. Comment croyez-vous que je puisse comprendre ce que vous, un petit garçon juif allemand, faisiez en 1943-1944 à 80 km à l'Est de Lyon ? » Et il ajoute gentiment : « Si j'ai bien compris vous auriez dû être mort avec vos parents il y a belle lurette. » C'était difficile à entendre, mais il avait raison. Il m'a questionné jusqu'au bout. Il n'a rien oublié, il n'a rien laissé au hasard. Le soir je suis rentré à Paris par le TGV, j'étais épuisé, je n'en pouvais plus. c'était la première fois que j'avais pu parler de mon histoire, de ma famille, de toutes mes pertes. Pour la première fois je racontais en détail comment j'avais été déporté à l'âge de 13 ans, moi et toute ma famille, ainsi que 6 500 autres juifs du pays de Bade, Sarre et Palatinat en Allemagne. Comment cette nuit du 23 octobre 1940, à quatre heures du matin, trois fonctionnaires de la Gestapo frappèrent à notre porte pour nous emmener manu militari à la gare de Karlsruhe. Personne ne nous avait dit combien de temps nous allions partir ni où nous allions. Ce fût un voyage sans retour. Après trois jours et quatre nuits dans un train sans boire ni manger, on nous laissa au Camp de Gurs dans les Pyrénées. À ce moment-là en Allemagne, les camps d'extermination n'avaient pas encore été construits, et les camps de concentration étaient totalement remplis, et les nazis cherchaient de la place pour continuer à enfermer les juifs. Ils savaient qu'il y avait des camps dans le Sud de la France, où on avait enfermé des républicains espagnols. Les nazis le savaient puisqu'ils avaient été partie prenante pendant la guerre d'Espagne avec Franco, contre les républicains, ça c'est une chose qu'on ne dit pas souvent. Et comme ils occupaient une grande partie de la France, ils pouvaient y faire ce qu'ils voulaient. Alors ils ont déporté des juifs allemands là-bas, dans le Sud de la France.

Nous savons aujourd'hui que quand nous, les 6504 juifs de l'Ouest de l'Allemagne, sommes arrivés à Gurs, il y avait plus de 65 000 personnes, réunies dans ce camp. C'est à dire plus d'habitants que dans la ville de Pau, réunies sur ce petit territoire de deux kilomètres de long sur deux cent cinquante mètres de large. 1200 des nôtres y sont morts. On ne les a pas tués, mais on les a laissés crever. Les conditions d'hygiène et les épidémies de dysenterie étaient telles que cinq mois plus tard, les autorités de Vichy ont décidé de répartir un certain nombre d'internés vers d'autres camps similaires qui avaient vu le jour entre temps. C'est ainsi que nous avons été transférés au camp de Rivesaltes, mon frère, mes parents et moi. Là aussi, nous avons souffert de la faim et de la maladie. Beaucoup d'enfants mouraient. Au bout d'un an, ma mère accepta de nous laisser nous enfuir grâce à l'aide de l'OSE. Quand je suis arrivé à la maison d'enfants de Palavas, je faisais 1,60 m pour 32 kg. De là a commencé mon parcours pendant deux ans, d'une cachette à l'autre, passant par Montpellier, Izieu, Grenoble, jusqu'à mon évasion en Suisse en 1943. Nous n'avons jamais revu nos parents.

Jusqu'au jour de ce procès, plus de quarante ans après, je n'avais jamais pu trouver les mots pour parler de mon parcours. Même en famille. Bien sûr ils savaient tous d'où je venais, ce qui était arrivé. Mais je n'avais jamais raconté mon parcours en détail. Le procureur Serge Truche ne m'a pas lâché, il voulait tout savoir, tout comprendre. Cela a été très difficile pour moi. Pendant quelques temps encore après le procès, je me promenais comme un zombie.

A la même époque, j'ai reçu, pour la première fois, une invitation de ma ville natale en Allemagne : Karlsruhe désirait reprendre contact avec ses anciens concitoyens juifs qui avaient survécu, afin d'assumer cette histoire. J'ai écrit au premier Bourgmestre pour lui dire que cela m'intéressait à condition qu'il me donne la parole si j'en ressentais le besoin. Il m'a répondu par retour de courrier que c'était exactement ce qu'il souhaitait. Nous avons alors été invités, avec ma femme, mon frère et ma belle-sœur, à faire ce voyage vers notre ville natale. Et j'ai retrouvé, exactement 50 ans après, les survivants parmi mes camarades de l'école juive à Karlsruhe. Les premières retrouvailles ont été extrêmement émouvantes. De ceux qui ont été déportés en 1940 comme moi vers la France, sur quarante élèves d'une même classe, nous n'étions plus que cinq. L'un vit à New York, un autre à Toronto, un à Ramat Gan en Israël, une en Suisse et moi à Paris. Ce fut extraordinaire de se retrouver. A cette occasion on nous a demandé pour ceux qui le pouvaient ou le voulaient, de nous rendre dans quelques uns des lycées de la ville pour discuter, raconter aux élèves, aux professeurs et mêmes aux parents. Avec deux de mes camarades, nous sommes allés dans le plus ancien lycée de la ville. Cela a duré toute l'après-midi et la moitié de la nuit. Nous étions épuisés quand nous sommes finalement allés nous coucher. Le matin, au petit déjeuner, j'ai dit à mon frère et à mon épouse: « Il est arrivé quelque chose d'extraordinaire que je ne comprends pas. » Depuis toutes ces années et pour la première fois, j'ai parlé toute la journée de notre histoire, de nos pertes, de nos morts et cette nuit je n'ai fait aucun cauchemar. Je ne comprends rien du tout. Je sais bien que je n'ai pas fait beaucoup d'études, alors modestement, je suis allé demander des explications à des gens qui m'ont dit que

c'était normal. Mon témoignage au procès de Klaus Barbie m'avait servi de thérapie. Depuis cette époque je ne fais pratiquement plus de cauchemars. Il m'arrive maintenant de rêver de mes parents, mais ce ne sont plus des cauchemars.

Cette rencontre avec mes anciens amis en Allemagne a été, à bien des points de vue un événement tout à fait formidable et extraordinaire et probablement l'un des points culminants des dernières années de ma vie. Cela a été le point de départ de mes interventions dans les écoles où je témoigne de ce que ce qu'a été mon enfance dans l'Allemagne nazie, la déportation et la suite. Je suis vraiment sollicité assez souvent, aussi bien en France qu'en Allemagne et aux Etats-Unis.

Dans le bilan que je tire volontiers de ma vie, je suis obligé de constater que, depuis la première invitation en Allemagne et donc du premier contact avec les générations d'allemands d'après-guerre, j'ai dû faire le ménage dans mon esprit. Aujourd'hui je me rends en Allemagne sans préjugés. Nous ne pouvons pas les rendre responsables de ce que leurs arrières grands-parents ont fait ou laissé faire à l'époque. C'est une chose contre laquelle je me bats très souvent parce que je dois avouer que tout le monde ne l'entend pas de cette oreille. Lorsque je fais un exposé en Allemagne, je commence chaque fois par les mots suivants : « Je ne viens pas en Allemagne pour régler des comptes avec qui que ce soit et personne ne doit, personne ne peut vous rendre responsables de ce qui est arrivé à l'époque. On en construit rien sur la haine. » J'explique aux jeunes que si on ne connaît pas son histoire, on ne peut en aucun cas comprendre le présent ni l'avenir. Parce que l'histoire est un éternel recommencement. Mes auditeurs préférés sont les classes de lycées et je leur dit souvent : « *Vous allez avoir dix-huit ans peut-être dans l'année, ou peut-être les avez-vous déjà, et on vous donnera la première arme pour lutter contre les fous que j'ai connus, qui malheureusement existent toujours et dont on n'arrivera jamais à bout. Cette première arme, c'est le droit de vote. Si, lorsque je vivais en Allemagne nazie, j'avais ouvert la bouche pour dire quoi que ce soit contre le régime, j'aurais été condamné à mort. Aujourd'hui nous avons la chance de vivre dans des pays démocratiques. Nous pouvons parler. Nous pouvons agir. Nous pouvons nous engager. Cela peut passer par bien des façons, à commencer par le droit de vote.* » Si vous voyiez toutes les lettres que les jeunes m'envoient, ce qu'ils écrivent... Pour moi c'est très émouvant de les lire, c'est la plus belle récompense que je puisse recevoir. Si j'en juge par toutes ces lettres, aussi bien des enseignants, des chefs d'établissement que des élèves, il faut croire que *je ne prêche pas dans le désert*. Tant que je vivrai, ma voix s'élèvera contre l'injustice et l'oubli. Quand moi-même et ceux de ma génération ne seront plus là, ce sera votre tour. Je témoigne ainsi depuis plus de 20 ans. Pour moi c'est devenu une espèce d'obligation morale. Et cela a pris des proportions que jamais je n'aurais pu soupçonner.

Paul Niedermann

Cette lettre est issue du témoignage de Paul Niedermann, dont vous pourrez lire la suite dans sa biographie : « *Un enfant juif, un homme libre : Mémoires* »

Livre paru en 2012 aux éditions Verlag, Bibliothèque Lindemann

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com